

LE FOLLE ENCHÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE

DANCOURT, Florent CARTON dit

1690

LE FOLLE ENCHÈRE
COMÉDIE EN UN ACTE

De Mr DANCOURT

M. DC. XCI, AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

PRÉFACE.

Cette petite Comédie a extrêmement diverti tous ceux qui en ont vu les représentations ; et je me suis étonné moi-même que sans aucune connaissance des règles du Théâtre, j'aie pu faire quelque chose qui ait mérité du Public une attention favorable. Mais, l'esprit et le bon sens sont les meilleures règles que l'on puisse suivre. Choisir un bon sujet, donner des intérêts pressants à ses Personnages, faire naître des obstacles à leurs desseins, et surmonter ces difficultés ; voilà tout ce que je sais, et je ne crois pas qu'il soit absolument besoin d'en savoir davantage, puisque avec cela j'ai trouvé le secret de réussir. Peut-être suis-je un peu redevable de cet heureux succès à la manière dont ma Comédie a été représentée ; je souhaite qu'elle plaise autant sur le papier que sur le Théâtre, pour me pouvoir flatter de n'avoir obligation qu'à moi-même des applaudissements qu'on lui aura donnés.

ACTEURS

MADAME ARGANTE.

ÉRASTE, fils de Madame Argante.

ANGÉLIQUE, maîtresse d'Éraste, déguisée en Cavalier.

LISETTE, domestique de Madame Argante.

MONSIEUR DE BONNEFOY, notaire.

JASMIN, laquais de Madame Argante.

MERLIN, valet d'Éraste.

CHAMPAGNE, valet d'Éraste.

LA FLEUR, valet d'Éraste.

La scène est chez Madame Argante.

SCÈNE I.
Merlin, Champagne.

MERLIN.

Hé bien, Monsieur Champagne, où diantre venez-vous ?
Vous n'avez que faire ici.

CHAMPAGNE.

Tu ne me dis pas la moitié des choses.

MERLIN.

Allez-vous-en m'attendre où je vous ai dit.

CHAMPAGNE.

Mais ce carrosse ?

MERLIN.

Il est tout prêt.

CHAMPAGNE.

N'y passerai-je point en chemin faisant ?

MERLIN.

Non.

CHAMPAGNE.

Mon bonnet coiffé, mes fontanges ?

MERLIN.

Tout l'équipage est au logis : va-t-en, bourreau, et me
laisse ici.

Diantre : Terme populaire dont se
servent ceux qui font scrupule de
nommer le Diable. [F]

Fontange : Noeud de rubans que les
femmes portent sur leur coiffure. Il
tire son nom de Madame de Fontange.
[FC]

CHAMPAGNE.

Si quelque chose manque, Monsieur s'en prendra à moi.

MERLIN.

Rien ne manquera, je t'en répons.

CHAMPAGNE.

Adieu donc.

MERLIN.

Il faut prendre la Fleur avec toi.

CHAMPAGNE.

Je l'amènerai.

MERLIN.

Écoute, écoute : ne t'avise pas de laisser ta moustache, au moins.

CHAMPAGNE.

Tu as bien fait de m'en avertir, je l'aurais oublié. Voici Monsieur, je vais t'attendre de pied ferme.

SCÈNE II.

Éraste, Merlin.

ÉRASTE.

Hé bien, verrai-je la fin de tout ceci ? Angélique demeurera-t-elle encore longtemps déguisée sous les apparences trompeuses d'un autre sexe que le sien ? Je suis dans une impatience...

MERLIN.

Allons bride en main, s'il vous plaît ; l'impatience la plus violente n'avance pas une affaire du moindre petit moment.

ÉRASTE.

Avec quelle dureté, avec quelle prévention ma mère a refusé de consentir à mon mariage, sans vouloir apprendre même ni le nom ni la famille de la personne que j'aime !

Bride : harnais placé à la tête du cheval et destiné à l'arrêter ou à le diriger, selon la volonté du conducteur. Fig. et familièrement. Aller bride en main, c'est-à-dire agir, procéder avec circonspection. [L]

MERLIN.

Mais en revanche, Monsieur, avec quelle fermeté, avec quelle grandeur d'âme vous êtes-vous résolu à la fourber ?

Fourber : Tromper adroitement, finement. [F]

ÉRASTE.

Quelle raison peut-elle avoir eue ?

MERLIN.

Monsieur, elle veut être jeune en dépit de la nature ; en vous mariant, vous la feriez grand'mère, et le titre de grand'mère vieillit ordinairement une femme de quinze bonnes années des plus complètes.

ÉRASTE.

Il faudra bien, pourtant...

MERLIN.

Oh, assurément il faudra bien qu'elle la devienne ; vertu de ma vie, vous n'êtes ni de taille ni d'humeur à mourir sans héritiers, je vous connais.

ÉRASTE.

Mon pauvre Merlin, je veux tenter aujourd'hui l'exécution de ce que nous avons projeté.

MERLIN.

Il faut savoir, au juste, dans quelle situation est le cœur de Madame votre mère pour le petit Comte supposé ?

ÉRASTE.

Elle l'aime à la fureur, je t'en réponds ; Angélique est charmante dans ce déguisement.

MERLIN.

Elle s'y plaît assez à elle-même, et je ne sais si elle a autant d'empressement que vous de le voir finir.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne puis vivre dans l'incertitude.

MERLIN.

On vous en tirera le plus tôt qu'on pourra, Madame votre mère ne me soupçonne point d'être à vous.

Vertu de ma vie : Mots burlesques, qui est une sorte de serment de femmes du petit peuple. [R]

ÉRASTE.

Comment le soupçonnerait-elle ? Nous ne venons jamais chez elle, ni toi ni moi, que quand nous sommes sûrs de ne la point trouver.

MERLIN.

C'est une étrange mère, franchement ; et la noble aversion qu'elle a pour vous, mérite assez la petite friponnerie que nous allons lui faire.

ÉRASTE.

Mais, crois-tu que Champagne ait assez d'esprit ?

MERLIN.

Comment assez d'esprit ! C'est un de mes élèves, il fera la fausse Marquise à merveille, ne vous mettez pas en peine. Lisette est dans vos intérêts ?

ÉRASTE.

J'ai tout lieu de le présumer.

MERLIN.

Assurez-vous-en. Et le Notaire de Madame votre mère ?

ÉRASTE.

J'ai vaincu ses scrupules, il ne tient plus qu'à de l'argent.

MERLIN.

Il est bon homme.

ÉRASTE.

Le meilleur homme du monde ; mais il m'a demandé mille écus pour me rendre un si bon office.

MERLIN.

Mille écus, c'est donner les choses pour rien, je tirerai cette somme de Madame votre mère, et quelques chose de plus, même : comme j'avais prévu que nous aurions besoin d'argent, j'ai déjà pris mes mesures, et la machine est toute trouvée. Voici Lisette.

SCÈNE III.
Éraste, Lisette, Merlin.

ÉRASTE.

Je t'attendais avec impatience. Hé bien, ma chère Lisette, peux-tu me rendre un compte exact des sentiments de ma mère ? T'a-t-elle ouvert son cœur ? Crois-tu sa tendresse assez forte ?

LISETTE.

Cela passe l'imagination, et je ne sais pas si vous ne devriez point vous faire conscience d'avoir aidé à la mettre dans l'état où elle est.

MERLIN.

Comment conscience ! Une mère, parce qu'elle est maîtresse de tout le bien, se croira en droit de faire enrager Monsieur son fils ; elle lui refusera son consentement pour un mariage honnête ; elle ne voudra lui faire aucunes avances sur sa succession : et moi qui fais profession d'être le vengeur des injustices, je verrai cela d'un œil tranquille ? Non, je ne ferai point ce tort à ma réputation, et la bonne Dame apprendra à se connaître en gens, sur ma parole.

LISETTE.

Un de mes étonnements, est qu'elle s'y connaisse si peu ; car enfin quelque bon air qu'ait Mademoiselle Angélique, quelque peu embarrassée qu'elle soit de son déguisement, une fille n'est point faite comme un homme, et je m'apercevrais fort bien de la différence.

MERLIN.

Oh diable, tu es une connaisseuse.

ÉRASTE.

Ma pauvre Lisette, garde-toi bien de rien dire qui puisse donner à ma mère aucun soupçon de la vérité.

LISETTE.

Ne craignez rien, je suis bonne personne ; mais dépêchez-vous de venir au fait, elle pourrait à la fin s'apercevoir que Monsieur le Comte n'est qu'une Comtesse.

ÉRASTE.

Elle a raison, il est temps d'agir.

MERLIN.

Agissons donc, j'y consens ; allez avertir Angélique de se rendre ici. Le Chevalier de Pharnabasac veut être payé ; elle sait ce que cela signifie. Pour vous, attendez mes ordres chez le Notaire, j'irai vous porter les trois cents louis moi-même. Adieu, voici bientôt les moments qui décideront de votre destinée.

ÉRASTE.

Si vous me la rendez heureuse, je vous promets de la partager avec vous.

MERLIN.

Les belles paroles ne coûtent rien.

ÉRASTE.

Ce ne sont point de simples paroles ; tiens, Lisette, je suis fâché qu'il n'y ait que trente pistoles dans ma bourse, mais achètes-en des fontanges, je te prie.

LISETTE.

Voilà le plus heureux présage du monde.

MERLIN.

Monsieur ?

ÉRASTE.

Que veux-tu ?

MERLIN.

Ne trouvez-vous point que j'aurais besoin d'un petit chapeau.

ÉRASTE.

Je n'aurai jamais rien qui ne soit à toi, sur ma parole.

SCÈNE IV.
Lisette, Merlin.

MERLIN.

Te voilà assez bien enfontangée, à ce qu'il me semble.

| Enfontangé : Paré d'une fontange. [L]

LISETTE.

L'aimable petit homme, que ton Maître !

MERLIN.

Tu ne l'avais jamais trouvé si joli.

LISETTE.

Moi, je l'ai toujours aimé d'inclination : il faut savoir tous les soins que j'ai pris pour mettre l'esprit de Madame dans la situation dont nous avons besoin pour le succès de notre entreprise.

MERLIN.

Et penses-tu qu'il y soit ? Là, parlons sérieusement : donne-t-elle de bonne foi dans le parfait amour ? Est-elle bien persuadée...

LISETTE.

Et comment voudrais-tu qu'elle ne le fût pas ? Elle est vieillotte et très coquette : un jeune garçon, ou qui paraît l'être, du moins, tout des plus beaux et des mieux faits, s'attache à lui en conter ; elle serait bien ennemie d'elle-même, si elle ne le croyait pas.

MERLIN.

Tu as raison.

LISETTE.

Il lui dit qu'elle est jeune et jolie : y a-t-il rien de plus facile à persuader ? Elle est bien contente d'elle depuis quelque temps.

MERLIN.

Et les miroirs ne troublent-ils point un peu son petit contentement ?

LISETTE.

Bon, les miroirs ! Je parierais qu'elle s'est mise en tête que le goût change pour les visages, et que les plus ridés deviennent les plus à la mode.

Coquette : Ce mot se prend en mauvaise part. Celle qui s'ajuste pour donner dans la vue des galants. [R]

MERLIN.

Mais en effet, il y a mille Coquettes à Paris qui n'en portent point d'autres. Venons au fait. Est-elle prévenue que Monsieur le Comte dépend d'un père avare, fâcheux, violent, impérieux, bourru, capricieux, brutal même ? Il était bon d'aller jusques-là.

LISETTE.

Comme je sais que c'est toi qui dois faire ce père-là, j'en ai fait un portrait le plus impertinent qu'il m'a été possible.

MERLIN.

Fort bien. Lui a-t-on fait entendre que ce père à une fille qu'il aime tendrement, et qu'il veut absolument la voir mariée avant que de souffrir aucun établissement à Monsieur son fils ?

LISETTE.

Nous ne l'entretenons d'autre chose.

MERLIN.

Fort bien, c'est le noeud de l'affaire. Monsieur le Comte a-t-il fait connaître adroitement à Madame Argante qu'il a besoin d'argent ?

LISETTE.

Elle en est parfaitement persuadée ; mais la Dame est avare, je t'en avertis.

MERLIN.

Il n'importe, elle est amoureuse, je te réponds de tout ; tu n'as qu'à faire la guerre à l'oeil, et à nous seconder Champagne et moi.

Guerre à l'oeil : Faire la guerre à l'oeil, observer avec soin ce qui se fait afin de profiter des conjonctures. [L]

LISETTE.

Voici Madame, il serait bon qu'elle ne te vît pas.

MERLIN.

Cela ne gênera rien, au contraire, j'ai une botte à lui porter.

SCÈNE V.

Madame Argante, Lisette, Merlin.

MADAME ARGANTE.

Ah, ma pauvre Lisette, je me meurs de chagrin !

LISETTE.

Comment donc, Madame, qu'y a-t-il de nouveau ?

MADAME ARGANTE.

Je n'en puis plus, je suis au désespoir. Qui est cet homme-là ?

LISETTE.

C'est...

MADAME ARGANTE.

Quoi c'est ? Que veux-tu, mon enfant ? Qui t'amène ici ?

MERLIN.

C'est ma Maîtresse qui m'y envoie, Madame.

MADAME ARGANTE.

Et qui est-elle ta Maîtresse ?

MERLIN.

La Marquise de la Tribaudière, Madame ! J'apportais un billet de sa part à Monsieur le Comte.

MADAME ARGANTE.

Un billet à Monsieur le Comte ?

MERLIN.

Oui, Madame ; mais je vais dire à ma Maîtresse que je ne l'ai point trouvé, et que j'ai eu seulement l'honneur de faire la révérence à Madame sa grand'mère

MADAME ARGANTE.

Comment, grand'mère, grand'mère, moi, moi, grand'mère ! Mais voyez un peu cet insolent ? Est-ce que j'ai l'air d'une grand'mère ?

LISETTE.

On ne peut pas de méprendre plus grossièrement.

MADAME ARGANTE.

Il semble que tout soit fait aujourd'hui pour le désespérer.

LISETTE.

Que vous est-il donc arrivé ?

MADAME ARGANTE.

Je viens de rencontrer le petit Comte dans un carrosse.

LISETTE.

Hé bien, Madame.

MADAME ARGANTE.

Mon coquin de fils était avec lui.

LISETTE.

Quoi, Madame ! Est-ce qu'ils se connaissent ?

MADAME ARGANTE.

Je ne crois pas ; mais Éraste aura su que nous nous aimons, il lui va faire cent sots contes de moi.

LISETTE.

Oh, Madame ! Il a trop de respect.

MADAME ARGANTE.

Lui, du respect ! C'est un petit dénaturé, qui ne veut pas que je me marie.

LISETTE.

Le petit ridicule !

MADAME ARGANTE.

Il porte exprès des perruques brunes, et il dit partout qu'il a trente cinq ans, pour m'empêcher de paraître aussi jeune que je le suis.

LISETTE.

Le méchant esprit ! Il n'en a pas encore vingt, je gage.

MADAME ARGANTE.

Assurément il ne les a pas ; et quand je le fis, j'étais si jeune, si jeune, que c'est un miracle que je l'aie fait.

LISETTE.

Et le petit ingrat ne vous sait point de gré d'avoir fait un miracle ?

MADAME ARGANTE.

Je me vengerai de son ingratitude, et je veux me dépêcher de devenir Comtesse.

LISETTE.

Vous ne sauriez prendre un meilleur parti.

MADAME ARGANTE.

Tout ce qui m'inquiète, c'est que ce petit Comte est bien joli homme ; et les jolis gens aujourd'hui sont rarement sans beaucoup d'intrigues.

LISETTE.

Et quand il en aurait, Madame, il ne devrait vous en paraître que plus aimable. De bonne foi, vous accommoderiez-vous d'un amant qui n'aurait aucun sacrifice à vous faire ?

MADAME ARGANTE.

Non ; mais, je ne voudrais point un mari qui me sacrifiât à ses Maîtresses.

LISETTE.

Ma foi, Madame, je répondrais bien de celui-ci, et je mettrais ma main au feu qu'il ne vous fera jamais d'infidélité.

MADAME ARGANTE.

Tu vois qu'on lui envoie des billets jusques chez moi.

LISETTE.

Ce n'est pas sa faute.

MADAME ARGANTE.

Je saurai bien des choses avant qu'il soit peu.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Il y a une adroite de par le monde, qui depuis quelques jours prend soin d'observer sa conduite.

SCÈNE VI.

Madame Argante, Lisette, Jasmin.

JASMIN.

Voilà cette grosse Madame qui fut hier longtemps avec vous.

MADAME ARGANTE.

C'est elle qui vient m'apprendre des nouvelles. Demeure ici, Lisette ; et si le Comte vient, tu l'amuseras quelques moments.

SCÈNE VII.

LISETTE, seule.

Oui par ma foi, tout ceci pourrait bien ne pas tourner aussi heureusement que Monsieur Merlin se l'est imaginé ; cette femme est soupçonneuse, elle cherche à découvrir quelques intrigues de notre petit Comte, et elle découvrira peut-être qu'il ne lui est pas possible d'en avoir ; mais le voici.

SCÈNE VIII.

Angélique en habit d'homme, Lisette.

ANGÉLIQUE.

Hé ! Non, non, mon enfant, dis à ta maîtresse que cela ne se peut. J'ai d'autres affaires, j'ai d'autres affaires, te dis-je : voilà trente fois que je te le répète ; fais-moi le plaisir de ne me plus importuner.

LISETTE.

Vous vous expliquez cruellement, et vous avez, à ce que je vois, plus de bonnes fortunes que vous n'en voulez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Le fatigant métier que celui d'un joli homme ! Je ne le suis qu'en apparence, et je n'ai pas un moment à moi, femmes de robe, maltôtières, femmes de qualité, bourgeoises ; on ne sait de quel côté tourner. Il y a la femme d'un banquier qui me persécute ; et partout où je suis, il pleut des grisons et des billets de sa part.

LISETTE.

Voilà de pauvres femmes bien mal adressées ! Est-il possible que tant de froideur ne rebute point les unes, ou ne fasse point ouvrir les yeux aux autres ? Je m'étonne que quelque rusée n'en devine point la véritable raison.

ANGÉLIQUE.

Parbleu, je les défie toutes tant qu'elles sont de la deviner. Arrivée depuis trois mois seulement de la Province la plus reculée, je n'ai commencé à briller dans le beau monde que sous ce déguisement ; et de l'air dont je fais le jeune homme, je donne aux yeux les plus pénétrants à démêler que je ne le suis pas.

LISETTE.

Oui, pour les airs de nos jeunes gens, vous les prenez tous à merveille, et il semble que vous les ayez étudiés toute votre vie.

ANGÉLIQUE.

Je les copie d'un bout à l'autre ; je n'ai de la complaisance que pour moi, des égards pour qui que ce soit, un palsambleu ne me coûte rien devant des femmes de qualité, même je brusque de sang-froid la plus jolie personne du monde. Je suis insolent avec les personnes de robe, honnête et civil pour les gens d'épée ; pour les Abbés, je les désole ; je prends force tabac d'assez bonne grâce, et je serais parfait jeune homme si je pouvais devenir ivrogne.

Maltôtier : Celui qui fait la maltôte. [L]

Maltôte : On le dit abusivement de ceux qui lèvent les impositions. [FC]

Grison : Homme de livrée que l'on faisait habiller de gris pour l'employer à quelque mission secrète ; c'étaient des valets qui ne portaient pas de couleurs. [L]

Parbleu : Sorte de jurement. Altération de par Dieu. [L]

Palsambleu : Jurement de l'ancienne comédie. Corruption de par le sang Dieu. [L]

LISETTE.

Il est vrai, c'est la seule chose qui vous manque ; mais toutes ces perfections ne serviront de rien pour votre affaire, et Madame Argante est peut-être détrompée à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Elle vous a fait épier, et on lui rend compte de tout.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Je sais ce que c'est, son espion est à nous, on ne lui dit rien que Merlin n'ait dicté, et les soins qu'elle a pris ne serviront qu'à la mieux tromper.

LISETTE.

Cela est heureux ! Elle vient de voir Éraсте avec vous.

ANGÉLIQUE.

Nous l'avons bien voulu.

LISETTE.

C'est-à-dire, que nous touchons au dénouement.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'envisage qu'avec frayeur, et j'aurais voulu pouvoir être heureuse sans le secours de tous les artifices dont nous nous servons.

LISETTE.

Ces bons sentiments excusent tout ; c'est une belle chose que l'intention.

ANGÉLIQUE.

Merlin ne va-t-il pas venir ?

LISETTE.

Apparemment vous êtes instruite de tout ce que vous avez à faire.

ANGÉLIQUE.

Je sais mes rôles par coeur.

LISETTE.

Songez à vous en bien tirer. Je crois entendre Madame.

ANGÉLIQUE.

Tu ne me disais pas qu'elle était au logis. Si elle nous avait écoutées ?

LISETTE.

Elle pourrait avoir écouté sans avoir entendu, la salle est grande, et la bonne Dame n'a pas l'oreille fine ; mais pour plus de sûreté, cachez-vous un moment, et me laissez prendre langue. Dépêchez vite, la voici ; elle ne paraît pas de bonne humeur.

Prendre langue : Prendre langue, aller aux renseignements, s'informer. [L]

SCÈNE IX.

Madame Argante, Lisette.

MADAME ARGANTE.

Hé bien, Lisette ; il n'est pas venu ?

LISETTE.

Non, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Le scélérat ! Il n'a envoyé personne ?

LISETTE.

Non, Madame.

MADAME ARGANTE.

Petit monstre de perfidie !

LISETTE.

Votre chagrin est encore augmenté ?

MADAME ARGANTE.

Tu sais les termes où nous en sommes, et tu vois bien par ses manières, qu'il ne tient qu'à moi de l'épouser.

LISETTE.

Hé bien, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Hé bien, Lisette, il est dans la même disposition pour une douzaine d'autres.

LISETTE.

Pour une douzaine d'autres !

MADAME ARGANTE.

Il y a entre autres une certaine vieille Marquise, avec qui l'on dit qu'il a des engagements très forts.

LISETTE.

Hâtez-vous de le prendre, Madame ; il vous échappera, vous n'avez point de temps à perdre : le voici.

MADAME ARGANTE.

Ah ! Ma pauvre Lisette, malgré tout ce qu'on m'en a dit, je n'aurai pas la force de le quereller.

LISETTE.

La pauvre femme !

SCÈNE X.

Me Argante, Angélique, Lisette.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Madame, il m'a fallu essayer ce matin une fatigante conversation.

MADAME ARGANTE, bas à Lisette.

Mon coquin de fils aura parlé : je l'avais bien prévu.

ANGÉLIQUE.

Le plaisant animal qu'une vieille amoureuse !

LISETTE, bas.

Le beau compliment à lui faire !

MADAME ARGANTE.

Elles ne vous paraissent pas toutes si affreuses, Monsieur, et certaine Marquise entre autres...

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame, justement ; c'est une Marquise qui m'a tant ennuyé. La vieille folle !

LISETTE.

N'est-ce point elle qui vous envoie chercher, jusques ici ?

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même, apparemment ?

LISETTE.

Je ne sais point quel âge elle a ; mais son valet de chambre prend tout le monde pour des grand'mères. Demandez à Madame.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi, Lisette, on n'a que faire de savoir ces sortes de bagatelles.

ANGÉLIQUE.

C'est une femme qui me désole, elle me perd de réputation. Comment, Madame ! Elle publie partout que je suis amoureux d'elle, que je brûle d'impatience de devenir son mari.

MADAME ARGANTE.

Il est vrai que toute la terre en parle de la même manière.

ANGÉLIQUE.

Ce bruit est venu jusqu'à vous ?

LISETTE.

Vraiment, vraiment, il nous en est venu de bien plus terribles.

ANGÉLIQUE.

Quoi, Lisette ?

LISETTE.

On a fait entendre à Madame, que vous êtes le Héros de la coquetterie.

ANGÉLIQUE.

Moi, le Héros ! J'en suis le maître ; et malgré toute la tendresse que j'ai pour vous, je serai forcé de vous quitter, et d'aller faire le reste de la campagne.

MADAME ARGANTE.

Le reste de la campagne ! Que dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je suis accablé d'aventures ; la plupart des jeunes gens sont à l'armée, toutes les coquettes de Paris me tombent sur les bras.

LISETTE.

Hé mort de ma vie, qu'elles sont folles ! Il y a tant d'autres gens qui ne savent que faire ; et la Robe ne fournit-elle pas d'aussi jolis hommes que l'Épée ? Il me semble, pour moi, qu'un jeune Avocat en été, vaut encore mieux qu'un vieux Colonel pendant le quartier d'hiver.

Mort de ma vie : autre serment qui sert à affirmer avec une sorte d'impatience. [L]

ANGÉLIQUE.

Tu as raison ; mais les femmes du monde raisonnent-elles ? Il n'y a que de l'étoile et du caprice dans tout ce qu'elles font.

Etoile : Destinée, fortune, influence prétendue des astres. [L]

LISETTE.

C'est-à-dire que vous êtes à présent l'objet de l'étoile et du caprice.

MADAME ARGANTE.

Monsieur le Comte, ne vous en allez point, si vous ne voulez me désespérer.

ANGÉLIQUE.

Dites-moi donc ce que vous voulez que je fasse.

LISETTE.

Hé pourquoi tant hésiter ! Vous vous aimez tous deux ; faut-il faire tant de façons ? Un bon mariage dans les formes guérira Madame de ses soupçons, et pourra vous mettre à couvert des persécutions qu'on vous fait.

MADAME ARGANTE.

Vous ne répondez point à cela, Monsieur le Comte ?

ANGÉLIQUE.

C'est à moi d'attendre que je sache ce que vous en pensez.

MADAME ARGANTE.

Lisette me paraît une fille de fort bon conseil.

LISETTE.

N'est-il pas vrai ?

ANGÉLIQUE.

Mais, Madame, à moins que cette affaire ne soit extrêmement secrète.

MADAME ARGANTE.

Elle le sera ; j'ai un Notaire, qui est la discrétion même. Lisette, qu'on fasse dire à Monsieur de Bonnefoi que je le prie de venir ici.

LISETTE.

Voilà l'affaire en bon chemin.

SCÈNE XI.

Me Argante, Angélique.

MADAME ARGANTE.

Je ne sais que penser, Monsieur ; vous voulez ménager mes rivales, puisque vous voulez éviter l'éclat.

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame ! Je les méprise toutes ; mais je vous ai parlé cent fois de l'humeur bizarre de mon père, je crains mille obstacles de sa part. Que fais-je si son caprice n'irait point jusqu'à ne pas souffrir ce mariage, quelque avantageux qu'il me puisse être, s'il ne trouvait en mêle temps un parti considérable pour ma soeur ? Vous auriez de la peine à croire quel est son entêtement là-dessus.

MADAME ARGANTE.

Je vous aime trop, je crois tout ce que vous me dites, je veux tout ce que vous voulez ; vous n'auriez pas de gloire à me tromper.

SCÈNE XII.

Me Argante, Angélique, Lisette.

LISETTE.

Monsieur, voilà un Monsieur de Pharnabasac qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Pharnabasac ! Dis-tu, Pharnabasac ?

LISETTE.

Oui, Monsieur Pharnabasac.

ANGÉLIQUE.

L'étrange homme que Monsieur de Pharnabasac, de me venir rendre visite chez Madame !...

MADAME ARGANTE.

Vous êtes le maître, qu'il vienne. Vous connaissez des noms bien hétéroclites, Monsieur le Comte !

ANGÉLIQUE.

C'est un joueur, une espèce de fripon, même, je vous l'avoue, avec qui je prévois que j'aurai du bruit.

Bruit : Démêlé, querelle : "ils ont eu du bruit ensemble". [FC]

MADAME ARGANTE.

Comment, du bruit ? Gardez-vous en bien ; je devine ce que c'est, vous lui devez de l'argent.

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame, une bagatelle, trois cents pistoles, qu'il m'a déjà demandées avec une insolence...

MADAME ARGANTE.

Je le crois bien, à son nom seul je gagerais que c'est un brutal : le voici. Quelle physionomie !

SCÈNE XIII.

Madame Argante, Angélique, Lisette, Merlin.

MERLIN déguisé.

Bonjour, Madame, votre valet.

ANGÉLIQUE, bas à Lisette.

Ah ! Lisette, Merlin est ivre, tout est perdu.

MERLIN.

J'entre assez librement, comme vous voyez, mais c'est ma manière, et de tout temps les Pharnabasacs ont toujours été sans façon. Bonjour ivrogne, c'est toi que je cherche.

MADAME ARGANTE.

Ce Monsieur le Chevalier vient de faire la débauche.

MERLIN.

Non, Madame, mais j'ai bien dîné ; et ma passion dominante, à moi, c'est de rendre des visites sérieuses en sortant de table.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Monsieur de Pharnabasac, vous prenez aussi mal votre temps.

MERLIN.

Je prends mal mon temps, dites-vous ? Parbleu, mon cher, il me semble que pour vider les petits comptes que nous avons ensemble, je ne te puis mieux joindre que dans cette maison.

LISETTE, bas à Angélique.

Il vient au fait ! Ne vous effarouchez point.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ! Que voulez-vous dire ? Il semble que vous preniez Madame pour ma trésorière.

MERLIN.

Pourquoi non ; si elle ne l'est pas encore, il ne tiendra qu'à elle de la devenir. Voici une occasion des plus favorables, Madame, un petit gentilhomme d'aussi bon air, vaut assez qu'on fasse quelque chose pour lui.

Prendre bien son temps, prendre mal son temps, saisir le moment favorable ou défavorable pour faire quelque chose. [L]

ANGÉLIQUE.

Il est ivre, Madame, comme vous voyez.

LISETTE, à Angélique.

Son ivresse est de bon sens, laissez le faire.

MADAME ARGANTE.

Je le trouve impertinent dans toutes ses manières.

ANGÉLIQUE.

Je vais le brusquer, et l'obliger de sortir.

MADAME ARGANTE.

Le brusquer ! Non, n'en faites rien.

MERLIN.

Quelle petite conversation avez-vous là tous trois, en votre petit particulier ? Vous parlez de moi, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Il faut vous débarrasser de cet ivrogne.

MERLIN.

Le beau brin de femme ! Morbleu, le beau brin de femme !

ANGÉLIQUE.

Je ne m'attendais point à le voir dans cet état.

LISETTE, à Angélique.

Soutenez la gageure, vous dis-je.

MERLIN.

Je suis dans l'admiration, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MADAME ARGANTE.

Il a du bon dans ses manières.

MERLIN.

Où ce petit fripon-là déterre-t-il les beautés ! Cette Marquise encore, elle est drue, elle est drue.

Dru : On le dit figurément de ce qui est déjà cru, qui se porte bien. [F]

Gageure : Soutenir la gageure, accepter la gageure qui est proposée ; et fig. persévérer dans une entreprise. [L]

ANGÉLIQUE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MERLIN.

Et à propos de cette Marquise, tu n'es donc plus dans le goût de l'épouser ? Voilà qui est fini, tu as bien fait si tu ne l'épouses pas ; pourtant tu seras obligé à de grandes restitutions.

MADAME ARGANTE.

Comment, Monsieur, des restitutions s'il ne l'épouse point ! Expliquez-vous, s'il vous plaît.

MERLIN.

Ils auront quelques petits comptes à faire ensemble.

MADAME ARGANTE.

Parlez plus clairement, je vous prie.

MERLIN.

Il vous en coûtera quelques milliers de pistoles pour le tirer des mains de cette Marquise.

MADAME ARGANTE.

Faites-moi comprendre cette énigme, Monsieur le Comte.

ANGÉLIQUE.

Je n'y comprends rien moi-même.

MERLIN.

Il est engagé, au moins, ce jeune homme ; mais baste, ce n'est pas là ce qui m'amène : parlons d'autres choses. Hé bien ! Qu'est-ce ? Ces trois cents pistoles que tu me dois, n'es-tu point las de me faire attendre ? Madame va-t-elle me les compter ? Veux-tu me donner une lettre de change sur quelqu'une de tes maîtresses ?

MADAME ARGANTE.

Sur quelqu'une de ses maîtresses ?

ANGÉLIQUE.

Il fait le mauvais plaisant, Madame. Si la patience m'échappe une fois...

MERLIN.

Cela m'est indifférent, moi ; çà, dépêchons, je vous prie, j'ai d'autres affaires : allons, Madame, de l'argent.

MADAME ARGANTE.

Mais vraiment, Monsieur de Pharnabasac est un voleur de grand chemin.

MERLIN.

Vous pourriez vous énoncer plus civilement, Madame ; voleur de grand chemin ! Hé morbleu, je suis chez vous.

ANGÉLIQUE.

Écoutez, Monsieur de Pharnabasac, vous n'êtes pas en état qu'on vous parle raison ; si pourtant vous continuez à me fâcher, je vous la ferai entendre d'une manière...

MADAME ARGANTE.

Monsieur le Comte ; qu'allez-vous faire ?

MERLIN.

Il est violent ce petit homme !

LISETTE.

Ils s'égorgeront dans votre chambre, si vous n'y mettez ordre.

MADAME ARGANTE.

Quel ordre y mettre, à moins de lui donner trois cent pistoles ?

ANGÉLIQUE.

Les lui donner, Madame, j'aimerais mieux mille fois...

LISETTE.

Hé ! Le petit mutin ! Madame, il n'y a point d'autre parti à prendre.

MERLIN.

Non, s'il vous plaît, Madame, je ne les veux pas recevoir de votre main ; je ne prétends pas qu'on dise que je suis un voleur. Mais Monsieur me doit trois cent pistoles ; n'est-il pas juste qu'il me les paie ? La vérité est, que si je ne les ai pas tout à l'heure, d'une façon ou d'une autre, je vous estime et vous respecte, Madame, je ne veux point faire de bruit dans votre maison, mais j'aurai le plaisir de le tuer à votre porte.

MADAME ARGANTE.

Le plaisir de le tuer ! Ah ! Juste Ciel !

MERLIN.

Je me moque de tout, moi.

MADAME ARGANTE.

Monsieur de Pharnabasac, je vais vous chercher de l'argent.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame, n'en faites rien, je vous en conjure.

LISETTE.

Dépêchez-vous, Madame, ce n'est pas lui qu'il en faut croire. Le petit déterminé !

MADAME ARGANTE.

Monsieur le Comte, venez avec moi ?

LISETTE.

Hé ! Allez, allez, Madame, ne craignez rien, je les séparerai s'ils se veulent battre.

MERLIN.

Nous battre ! Hé morbleu, pourquoi nous battre, puisque Madame nous accorde ?

MADAME ARGANTE.

Vous me promettez d'être sage ?

ANGÉLIQUE.

Je souscris à ce que vous voulez, mais je me fais une terrible violence pour vous obéir.

LISETTE.

Le petit coeur de lion ! Allez vite, Madame, allez vite.

SCÈNE XIV.
Angélique, Lisette, Merlin.

MERLIN.

Est-elle partie ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Il me semble que pour un ivrogne, je me suis assez bien tiré d'affaires.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi donc affecter de le paraître ; tu m'as d'abord fort embarrassée ?

MERLIN.

Pourquoi, Madame ? C'est une petite fantaisie qui m'a pris en venant ici ; J'ai plus d'un rôle à jouer dans cette comédie, et l'air et le ton d'un ivrogne déguisent parfaitement un visage.

ANGÉLIQUE.

Où est Éraste ?

MERLIN.

Où vous l'avez laissé, chez Monsieur de Bonnefoi ; ils m'attendent, avec les trois cents pistoles.

LISETTE.

Sans cela, il n'y aurait donc rien à faire ?

MERLIN.

Non, mon enfant : point d'argent, point de notaire, c'est la coutume de Paris.

ANGÉLIQUE.

Ce commencement n'est pas malheureux.

MERLIN.

La Marquise de la Tribaudière attend que le Chevalier de Pharnabasac soit sorti pour venir prendre sa place. Nous ferons faire du chemin à Madame Argante en peu de temps.

ANGÉLIQUE.

J'appréhende qu'elle ne se rebute.

MERLIN.

Ne le craignez point, j'ai de la pratique, et je connais les femmes. Une jeune personne se résout sans peine à perdre un amant dans l'espoir d'en faire aisément un autre ; mais une vieille amoureuse craint de lâcher prise : ce serait passer pour n'y plus revenir.

LISETTE.

La belle morale !

MERLIN.

Elle est bien vraie, songez donc...

LISETTE.

Songe toi-même à reprendre ton sang-froid. Voici Madame.

SCÈNE XV.

Madame Argante, Angélique, Lisette, Merlin.

MERLIN.

Oui, je vous le dis naturellement, moi, cette Madame Argante est mieux votre fait qu'aucune autre : une brave femme, belle, bien faite, jeune avec cela ; et qui dans les choses assurément, fait voir que... Ah ! Madame, je vous demande pardon, je disais librement mes petites pensées à ce petit jeune homme, je suis sans rancune. Qu'on me doive de l'argent, je le demande ; quand je suis payé, je n'en demande plus.

MADAME ARGANTE.

Il y a trois cent louis d'or dans cette bourse, Monsieur.

MERLIN.

Ce sont des louis neufs, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Oui, vraiment.

MERLIN.

Valant douze livres dix sols pièce ?

Louis d'or, ou, simplement, louis, monnaie d'or ainsi appelée, depuis Louis XIII, du nom des rois qui l'ont fait frapper. Le louis d'or fabriqué en 1640, valait dix francs. [L]

MADAME ARGANTE.

Douze livres dix sols, je n'en ai point d'autre.

MERLIN.

Il serait malhonnête que vous payassiez les gens en vieille monnaie : cela serait suspect, voyez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Mon cher Monsieur de Pharnabasac, finissons, je vous prie ; vous êtes content, serviteur.

MERLIN.

Votre valet, adieu, jusqu'au revoir : voilà la plus obligeante personne que je connaisse.

SCÈNE XVI.

Madame Argante, Angélique, Lisette.

ANGÉLIQUE.

Je suis au désespoir de cette aventure, et tout à fait confus de la manière dont elle se termine.

LISETTE.

Bon, confus ! Est-ce que les jeunes gens d'aujourd'hui rougissent de cers sortes de choses ? Il faut regarder ces trois cent pistoles, comme un échantillon du présent de noces que Madame vous fait.

MADAME ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoi va-t-il venir ?

LISETTE.

Un de vos laquais est allé chez lui, voulez-vous que j'en envoie encore un autre ? J'ai autant d'impatience que vous, et je voudrais déjà que tout fût signé.

ANGÉLIQUE.

Lisette est beaucoup dans mes intérêts.

LISETTE.

Vous ne m'en avez pas toute l'obligation, ce n'est que par rapport à Madame. Je suis franche, comme vous voyez.

SCÈNE XVII.

Madame Argante, Angélique, Lisette, Jasmin.

JASMIN.

Monsieur, il y a là-bas une Dame dans un grand carrosse doré, qui vous demande ?

MADAME ARGANTE.

Une Dame, qui vous demande !

LISETTE.

Il semble que ce soit ici le bureau d'adresse.

ANGÉLIQUE.

Une Dame qui me demande ? Quel contretemps !

MADAME ARGANTE.

Que ne disiez-vous que Monsieur n'y était pas, petit animal ?

JASMIN.

Oh dame, Madame, je ne savais point que vous ne vouliez pas qu'il y fût.

ANGÉLIQUE.

Toutes sortes de malheurs m'arrivent.

LISETTE.

Ne devinez-vous point qui ce peut être ?

ANGÉLIQUE.

Cela n'est pas difficile, un grand carrosse doré ; c'est la Marquise assurément.

MADAME ARGANTE.

Cette Marquise de la Tribaudière ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame.

JASMIN.

Elle dit que vous vous dépêchiez de descendre, et que vous ne lui donniez pas la peine de vous venir quérir ?

ANGÉLIQUE.

Ma pauvre Lisette, il faut que tu ailles lui parler, je te prie ?

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras... Il vaut mieux que j'y aille moi-même.

LISETTE.

Elle vous enlèvera.

MADAME ARGANTE.

Demeurez ici, Monsieur le Comte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, Lisette, tu lui diras...

LISETTE.

Ma foi, vous lui direz vous-même. Elle s'est impatientée ; je crois que la voici.

ANGÉLIQUE.

C'est elle-même ; comment faire ?

MADAME ARGANTE.

Dépêchez-vous de la renvoyer.

SCÈNE XVIII.

**Madame Argante, Angélique, Champagne
déguisé en Marquise, Lisette.**

CHAMPAGNE.

Hors d'oeuvre, hors de la place ou du
temps accoutumé. [L]

Ma bonne Dame, votre très humble servante. Sans ce
Gentilhomme qui est toujours chez vous, à ce qu'on dit,
je ne vous rendrais pas une visite aussi hors d'oeuvre que
celle-ci.

LISETTE, bas.

Voilà une Marquise tout à fait honnête ?

ANGÉLIQUE, bas à Madame Argante.

Ne la brusquez point, Madame, c'est une extravagante ?

MADAME ARGANTE.

J'aurai bien de la peine à m'empêcher de lui dire son fait.

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monsieur, avez-vous bientôt fini ;
viendrez-vous ? Votre père et mon neveu le Chevalier
Jumeau, nous attendent.

MADAME ARGANTE.

En vérité, Madame vous jouez un étrange personnage :
courir après un jeune homme !

CHAMPAGNE.

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie ?
Ne doit-il pas être mon mari, ce jeune homme ?

MADAME ARGANTE.

Votre mari ? Lui, votre mari ?

LISETTE.

Bon cela commence fort bien.

MADAME ARGANTE.

Monsieur le Comte, détrompez Madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE? bas à Madame Argante.

La détromper ! C'est là sa folie, ne vous l'ai-je pas dit ?

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez. Quelles mesures gardez-vous, qui vous empêchent de dire naturellement la vérité ?

ANGÉLIQUE.

Que me servirait-il de la dire, Madame ? Ne vous ai-je pas là-dessus expliqué cent fois mes pensées ?

MADAME ARGANTE.

Il est vrai qu'il faut être étrangement entêtée de chimères.

CHAMPAGNE.

Comment de chimères ! Vous souffrez qu'on m'appelle chimères, Monsieur ?

LISETTE.

Si la conversation s'échauffe, la Marquise aura sur les oreilles.

Avoir sur les oreilles, recevoir
quelque correction, manuelle ou autre.
[L]

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez. N'ai-je pas la parole de votre père ?

ANGÉLIQUE.

Je veux croire qu'il vous l'a donnée.

MADAME ARGANTE.

Quoi, Monsieur !

ANGÉLIQUE.

C'est pour cela que je vous recommandais le secret.

CHAMPAGNE.

Votre soeur ne doit-elle pas épouser mon neveu ?

ANGÉLIQUE.

Il me semble que j'en ai oui parler.

MADAME ARGANTE.

Vous ne m'en avez jamais rien dit.

ANGÉLIQUE.

À quoi vous entretenir de ces bagatelles ?

CHAMPAGNE.

Ne donnerai-je pas à mon neveu le meilleur et le plus beau de mon bien en faveur de ce mariage ?

ANGÉLIQUE.

C'est une condition que mon père exigeait de vous.

CHAMPAGNE.

Vraiment, s'il ne l'exigeait pas, je me garderais bien de me la faire moi-même. Vous devez, après sa mort, être le maître de tout son bien ? N'est-il pas juste qu'il cherche à assurer la fortune de votre soeur ?

ANGÉLIQUE.

Mon père a ses vues, Madame, et j'ai les miennes ?

MADAME ARGANTE.

Tout ce qu'elle dit est donc vrai, Monsieur le Comte ?

CHAMPAGNE.

Oui, Madame, et je ne suis point une chimère, comme vous voyez.

MADAME ARGANTE.

Pourquoi me faire un mystère de tout cela ?

ANGÉLIQUE.

Par quelle raison vous en importuner ? Ai-je dessein de sacrifier ma tendresse aux intérêts de ma soeur ?

CHAMPAGNE.

Ah le dénaturé !

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas prêt à désobéir à mon père ?

CHAMPAGNE.

Le petit impie !

ANGÉLIQUE.

Et à faire serment à Madame, que je me donnerai plutôt la mort, que de me soumettre à l'épouser.

CHAMPAGNE.

L'insolent, à ma barbe oser s'expliquer de la sorte !

LISETTE.

Voilà ce qu'on peut appeler un sacrifice dans les formes.

MADAME ARGANTE.

Je suis charmée de son procédé.

ANGÉLIQUE.

Que je ne veux aimer que vous seule au monde.

CHAMPAGNE.

Et là, là, petit garçon, votre père vous rangera ; donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Mon père est trop raisonnable, Madame, pour me forcer d'être la victime d'un entêtement comme le vôtre.

MADAME ARGANTE.

C'est une chose épouvantable, de persécuter de la sorte un enfant, que vous voyez bien qui ne vous aime point.

CHAMPAGNE.

Et fi, fi, Madame, vous devriez rougir, de me le débaucher comme vous faites.

MADAME ARGANTE.

De vous le débaucher, Madame ? De quels termes vous servez-vous, s'il vous plaît ?

CHAMPAGNE.

Je me sers de termes qui conviennent fort au sujet.

MADAME ARGANTE.

Je pourrais bien me servir de la seule manière qu'il y a d'y répondre.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Madame !

LISETTE.

Ne vous emportez point, Madame, Monsieur le Comte vous vengera lui-même, et Madame sera assez punie de ne le point épouser.

CHAMPAGNE.

Je ne l'épouserai pas, moi ? J'aurai tout fait pour lui ? Dis le contraire, petit ingrat ; dis le contraire. Argent comptant, pierreries, et ma vaisselle même ! J'ai sacrifié tout à tes folles dépenses, et je te souffrirais après cela dans les bras d'une autre ?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, Madame, sont-ce là des titres pour me forcer à devenir votre époux malgré moi ?

LISETTE.

Bon ! Si l'on épousait d'obligation toutes celles qui font des extravagances, il y a mille jeunes gens qui auraient plus d'une douzaine de femmes.

CHAMPAGNE.

Je n'ai personne ici dans mes intérêts, mais ton père me fera raison de tes perfidies, je vais te l'amener : tu n'as qu'à l'attendre, tu n'a qu'à l'attendre.

SCÈNE XIX.

Madame Argante, Angélique, Lisette.

LISETTE.

Nous amener Monsieur votre père ; quelle aubade ! On dit que c'est l'homme du monde le plus extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'appréhendais le plus, je vous l'avoue.

MADAME ARGANTE.

Quelles mesures prendrons-nous ?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus embarrassant.

MADAME ARGANTE.

Ne peut-on trouver quelque moyen ?

ANGÉLIQUE.

Cherche, invente, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Attendez.

MADAME ARGANTE.

As-tu imaginé quelque chose ?

LISETTE.

Il me roule de petits projets dans la tête : un peu de patience.

MADAME ARGANTE.

Dis-nous vite ce que c'est.

LISETTE.

Dites-moi un peu, avant toutes choses. Monsieur votre père est-il fort entêté de cette Marquise ?

Aubade : Concert qu'on donne dès le matin à la porte ou sous les fenêtres de quelqu'un pour l'honorer, ou pour se réjouir. [F]

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas plus, mais seulement à cause de ma soeur
et de ce neveu qui doit l'épouser.

LISETTE.

Et du bien que la tante assure au neveu.

ANGÉLIQUE.

Justement.

LISETTE.

Nous ne réduirons jamais ce père-là.

MADAME ARGANTE.

Par quelle raison ?

LISETTE.

Par la raison que vous n'avez point de neveu à donner à
sa fille. Si Monsieur votre fils était un garçon à faire les
choses de bonne grâce, encore, on pourrait raisonner sur
ce principe. Je crois que le voici ; c'est le hasard qui vous
l'amène.

MADAME ARGANTE.

Sa visite me peine autant que celle de la Marquise.

SCÈNE XX.

Madame Argante, Angélique, Éraste, Lisette.

ÉRASTE.

Il court un bruit dans le monde, Madame, qui ne me
paraît point étrange, et je me suis toujours attendu...
Mais que vois-je, serait-ce là le beau-père que vous me
destinez ?

ANGÉLIQUE.

Est-ce vous, Éraste, qui êtes le fils de Madame ?

MADAME ARGANTE.

Que cela ne vous surprenne point, quoiqu'il paraisse déjà
formé, il n'y a rien de plus jeune.

LISETTE.

Et quoique Madame soit sa mère, elle est aussi jeune que Monsieur son fils.

ÉRASTE.

Vous faites un bon choix, Madame, je n'aurai pas lieu de m'en plaindre, apparemment ; et le Comte est trop gros Seigneur, pour se laisser gouverner par l'intérêt.

MADAME ARGANTE.

Tant que vous serez raisonnable, je ne chercherai point à vous chagriner.

ÉRASTE.

J'ai tout lieu de le croire ainsi ; mais la Marquise, Comte, que dira-t-elle ? Vous ne connaissez peut-être pas cette Marquise, Madame, c'est une terrible femme, et qui a de grandes prétentions sur Monsieur le Comte.

LISETTE.

Nous ne la connaissons pas ? Elle sort d'ici, et Madame votre mère aura grand besoin de vous dans cette affaire.

ÉRASTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour l'obliger.

MADAME ARGANTE.

C'est une folle, qui ne sait ce qu'elle dit.

LISETTE.

Mais outre la nécessité, Madame, s'il ne consent à épouser la soeur, le frère ne sera point pour vous, sur ma parole.

MADAME ARGANTE.

Mais à moins que ce ne soit une nécessité indispensable...

LISETTE.

Mais outre la nécessité, Madame, en la mariant de cette manière, vous n'aurez pas le chagrin que de petits marmots vous appellent ma grand-maman ; et les enfants de Monsieur votre fils ne seront que vos neveux.

MADAME ARGANTE.

Tu as raison.

LISETTE.

La rencontre est tout à fait heureuse ; il faut qu'il prenne la place du neveu, vous dis-je.

ÉRASTE.

Qu'est-ce que la place du neveu ? Que veux-tu dire ?

LISETTE.

Oui, du neveu de Madame de la Tribaudière, par exemple : il faudrait que vous prissiez la peine d'épouser une fort aimable personne, qui est la soeur de Monsieur le Comte.

ÉRASTE.

La soeur du Comte !

LISETTE.

Est-ce que vous la connaissez ?

ÉRASTE.

Si je la connais !

LISETTE.

Et vous auriez la bonté d'agréer que dans le Contrat, Madame votre mère vous fit une donation de son bien comme à son beau-frère. Auriez-vous bien la force de vous y résoudre ?

ÉRASTE.

Pour faire plaisir à Madame, je ferai tout ce qu'elle voudra.

LISETTE.

Quelle soumission !

ANGÉLIQUE.

Ah ! Voici la Marquise avec mon père.

SCÈNE XXI.

**Madame Argante, Angélique, Lisette, Merlin
déguisé en Vieillard, Champagne déguisé en
Marquise.**

MERLIN.

Hé bien, qu'est-ce, où est-il, ce jeune homme ? Et morbleu, Madame, n'ayons point de bruit ensemble : prêtez-moi mon fils pour une demi-heure.

MADAME ARGANTE.

Que je vous le prête, Monsieur ! Je ne sais pas de quels mauvais contes Madame de la Tribaudière vous a prévenu.

CHAMPAGNE.

Je vous l'avais bien dit, que je l'amènerais.

MADAME ARGANTE.

Mais je ne suis pas cause de tout le mépris que Monsieur votre fils a pour elle.

CHAMPAGNE.

Vous voyez, Monsieur, comme on me traite.

MERLIN.

Le mépris ne fait rien à la chose, Madame ; qu'on se méprise, qu'on se déteste, on ne laisse pas souvent de s'épouser. On en vit ensemble plus commodément. Allons, petit drôle, qu'on se range à son devoir.

ANGÉLIQUE.

Hé de grâce, mon père !

MERLIN.

Tu l'épouseras.

ANGÉLIQUE.

Ne forcez point mon inclination.

MADAME ARGANTE.

Je ne lui fais pas dire, comme vous voyez.

MERLIN.

Il l'épousera, Madame, ou je ne suis pas son père.

MADAME ARGANTE.

Ne vous rendez pas, Monsieur le Comte.

MERLIN.

Voici tout à propos Monsieur de Bonnefoi, mon Notaire, comme si je l'avais mandé.

LISETTE.

Votre Notaire, Monsieur de Bonnefoi ! C'est bien le nôtre, s'il vous plaît.

Bas à Merlin.

L'affaire est en bon train, ne fais pas trop le difficile.

MERLIN.

Tout ira bien, ne te mets pas en peine.

SCÈNE XXII.

**Me Argante, Angélique, Éraste, Lisette,
Merlin, Champagne, Monsieur de Bonnefoi.**

MONSIEUR DE BONNEFOI.

À toute l'honorable compagnie, présente et à venir : salut.

MERLIN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez.

MADAME ARGANTE.

Comment, Monsieur ? Que voulez-vous faire ?

MONSIEUR DE BONNEFOI.

J'allais passer chez vous en sortant d'ici, Monsieur. J'ai sur moi vos Contrats tout dressés ; il n'y a que les noms qui sont en blanc.

MERLIN.

Nous ne tarderons pas à les remplir. Avec votre permission, Madame.

MADAME ARGANTE.

Comment, Monsieur, vous prétendez passer vos Contrats dans ma maison ? Je ne comprends rien à tout votre procédé.

MERLIN.

Cela sera fait dans un petit moment.

MADAME ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoi, je déchirerai vos papiers.

ANGÉLIQUE.

Hé ! Laissez le faire, Madame ; je me tuerai plutôt que de rien signer contre mon sentiment.

MERLIN.

Ouais ! Mais voici un petit fripon, qui devient bien rétif.

CHAMPAGNE.

Vous en étonnez-vous ? C'est Madame qui le gâte.

ANGÉLIQUE.

Hé, mon père ! Rendez justice à votre choix et au mien. Examinez Madame la Marquise ; je lui demande pardon de parler ainsi devant elle, mais enfin elle m'y réduit ; voyez son air et ses manières, et regardez sans prévention les charmes de Madame.

MADAME ARGANTE.

Sans vanité, il y a quelque différence.

MERLIN.

Oui, Madame de la Tribaudière a le visage plus mâle, à ce qu'il me semble.

ANGÉLIQUE.

Si vous m'avez donné la vie, ne me la rendez point insupportable.

MERLIN.

Il m'attendrit !

LISETTE.

Courage, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Hé ! Ne me contraignez point à la passer avec une personne que je ne puis souffrir.

MADAME ARGANTE.

Qu'il s'énonce agréablement !

MERLIN.

Oui vraiment, il s'explique au net ; qu'en dites-vous ?

CHAMPAGNE.

Je dis que tout cela ne m'étonne point. Vous me l'avez promis, je le veux avoir, ou votre fille n'aura ni mon bien, ni mon neveu.

MERLIN.

Ah ! Vous l'aurez, Madame, vous l'aurez. Allons, allons, Monsieur de Bonnefoi, j'ai donné ma parole, elle est inviolable. Écrivez.

MADAME ARGANTE.

Il fera bien d'aller écrire dans la rue.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, mon père, si l'établissement de ma soeur est une chose où vous soyez si sensible, il se rencontre ici une aventure merveilleuse.

MERLIN.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Ma soeur aime tendrement le fils de Madame, que vous voyez.

MERLIN.

Ma fille aime Monsieur !

ANGÉLIQUE.

Oui, mon père, et Monsieur est passionnément amoureux d'elle.

MERLIN.

Ouais ! Mais voici un amour bien prompt, Je n'en avais jamais ouï parler.

MADAME ARGANTE.

Ni moi non plus, vraiment.

ÉRASTE.

Il y a quelque temps, Madame, que je vous ouvre mon coeur, vous ne voulûtes pas m'écouter.

MADAME ARGANTE.

Quoi ! C'était elle ?...

ÉRASTE.

Elle-même, Madame. Nous en avons parlé cent fois le Comte et moi, sans qu'il sût ce que je vous suis, comme j'ignorais les engagements où il était avec vous.

MERLIN.

Je ne m'étonne pas que vous les ayez rencontrés tantôt ensemble.

MADAME ARGANTE.

Mais vraiment, cela est tout à fait extraordinaire.

MERLIN.

Voilà des incidents qui veulent dire quelque chose, Madame la Marquise.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont que des chansons ; mais que Madame fasse pour Monsieur son fils, ce que je suis prête à faire pour mon neveu. Je lui donne soixante mille écus, en faveur de ce mariage.

LISETTE.

Soixante mille écus !

ANGÉLIQUE.

Si jamais je vous fus cher, Madame, il est temps de vous déclarer.

MERLIN.

Allons, à soixante mille écus ce jeune homme.

MADAME ARGANTE.

Et moi je donne deux cent mille francs à Éraste.

ÉRASTE.

Que j'ai de grâces à vous rendre !

MERLIN.

À deux cent mille francs, une fois, deux fois ; à deux cent mille francs.

ÉRASTE.

Allons, Monsieur de Bonnefoi, remplissez du nom de Madame ; et marquez bien les deux cent mille francs.

CHAMPAGNE.

Il me reste pour deux mille écus...

MERLIN.

Attendez, Monsieur, voici une enchère. Hé bien, Madame ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'ai encore pour deux mille écus de pierreries, que je m'oblige de donner à votre fille.

LISETTE.

Allons, ferme Madame, il ne faut point laisser aller un si bon marché pour si peu de chose.

MERLIN.

À deux cent six mille six cent livres, à cause de la passe des écus.

MADAME ARGANTE.

J'en ai pour plus de vingt mille livres, dont je lui donne la moitié.

MERLIN.

À deux cent dix mille livres, une fois, deux fois, à deux cent dix mille livres. Écrivez, Monsieur de Bonnefoi, adjudé à la plus offrante. Ne voudriez-vous point y mettre quelque chose de plus ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur ! C'est ainsi que vous me tenez ce que vous m'avez promis ?

Voici la correspondance entre les monnaies :

1 écu = 3 francs.

1 écu = 3 livres tournois.

1 livre tournois = 20 sols.

1 sol (sou) = 4 liards ou 12 deniers.

1 liard = 3 deniers.

1 pistole = 10 francs ou 10 livres tournois.

1 blanc = 5 deniers.

1 petit sesterce romain = 18 deniers tournois.

1 grand sesterce romain = 1.000 petits sesterces, (25 écus environ).

1 louis d'or = 11 livres.

MERLIN.

Que voulez-vous que je fasse, Madame ? Je suis engagé de parole avec vous, j'en demeure d'accord ; mais, vous savez que depuis quelque temps, la parole est l'esclave de l'intérêt.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas encore où vous pensez ; je l'aurai mort ou vif, et le Chevalier Jumeau mon neveu n'est pas homme à souffrir qu'on fasse un affront de la sorte à sa tante de la Tribaudière.

SCÈNE XXIII.

**Éraste, Lisette, Merlin, Madame Argante,
Angélique, Monsieur de Bonnefoi.**

ÉRASTE.

Elle sort fort irritée.

LISETTE.

Vous voilà maîtresse du champ de bataille.

MERLIN.

Vous voyez comme je rends justice au mérite.

MADAME ARGANTE.

Je n'ai fait tout ceci que pour vous, M. le Comte.

ANGÉLIQUE.

J'y prends autant de part qu'Éraste, je vous assure.

MONSIEUR DE BONNEFOI.

Il n'y a plus qu'à signer.

MADAME ARGANTE.

Allons, Monsieur ?

MONSIEUR DE BONNEFOI.

Non, Madame, signez, s'il vous plaît. Ces messieurs ne signeront qu'après la fille.

MERLIN.

Oui, Madame, c'est la règle.

MADAME ARGANTE.

Vous savez mieux ces choses que moi.

MERLIN.

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine. Hé bien, Monsieur, cela est-il dans les formes ?

MONSIEUR DE BONNEFOI.

Il n'est plus question maintenant...

MERLIN.

Je vous entends. Holà, Comte, accompagnez Monsieur jusqu'au logis ; faites signer votre soeur, et l'amenez ici.

MADAME ARGANTE.

Il vaut mieux que nous l'allions trouver tous ensemble.

MERLIN.

Tous ensemble, Madame ? Non pas, s'il vous plaît. Il y a certaines bienséances qu'il est bon d'observer. Je suis rigide en diable, moi, sur la bienséance.

LISETTE, bas à Me Argante.

Ne vous a-t-on pas dit que c'était l'homme du monde le plus bizarre et le plus capricieux ? Laissez le faire, de peur de quelque inconvénient.

MADAME ARGANTE.

Il faut vouloir ce que vous voulez ; mais, ne tardez pas, Monsieur le Comte.

ANGÉLIQUE.

Je serai de retour dans un moment.

SCÈNE XXIV.

Madame Argante, Éraste, Lisette, Merlin.

MERLIN.

Voilà un petit drôle assez bien tourné, au moins !

LISETTE.

On n'a que faire de nous le dire.

MERLIN.

Vous n'avez jamais vu sa soeur ?

MADAME ARGANTE.

Non, jamais.

MERLIN.

C'est encore un petit charme ; elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau. N'est-il pas vrai ?

ÉRASTE.

C'est la plus adorable personne du monde, et je ne sais, Monsieur, comment vous exprimer...

MERLIN.

Le plus joli esprit : vous serez charmée d'avoir une belle-soeur comme elle ; car il ne faudra pas la nommer votre bru.

MADAME ARGANTE.

Non, vraiment.

MERLIN.

Et je ne prétends pas qu'elle vous appelle sa belle-mère.

LISETTE.

Cela serait ridicule.

MERLIN.

Le terme de belle soeur a quelque chose de bien plus agréable à l'oreille.

MADAME ARGANTE.

Cela me paraît ainsi.

MERLIN.

Il y a quelque chose de trop sérieux dans l'autre.

MADAME ARGANTE.

Vous avez raison. Que veut cet homme ?

SCÈNE XXV.

Madame Argante, Éraste, Lisette, Merlin, La Fleur.

MERLIN.

C'est mon Page, Madame. Le voilà bien essoufflé ?

LA FLEUR.

Ah, Monsieur !

MERLIN.

Qu'as-tu ?

LA FLEUR.

Monsieur.

MADAME ARGANTE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LA FLEUR.

Madame de la Tribaudière.

MERLIN.

Qu'a-t-elle fait ?

LA FLEUR.

Elle enlève Monsieur le Comte.

MADAME ARGANTE.

Elle enlève Monsieur le Comte ?

LISETTE.

L'effrontée, enlever un homme ?

LA FLEUR.

Elle a le diable au corps ; elle enlève aussi le Notaire.
Elle les guettait au sortir d'ici.

MERLIN.

Madame de la Tribaudière enlève mon enfant ! Elle l'épousera.

MADAME ARGANTE.

Comment, Monsieur, elle l'épousera ?

MERLIN.

Est-ce que vous voudriez l'épouser, vous après un tel affront ?

MADAME ARGANTE.

Cela ne déshonore point un jeune homme ; il faut faire vos diligences.

MERLIN.

Elles seraient inutiles, Madame. Cette Madame de la Tribaudière est une étrange femme, et je crains bien qu'on n'ait jamais aucunes nouvelles, ni d'elle ni de mon fils.

MADAME ARGANTE.

Ah ! Juste Ciel, que dites-vous !

MERLIN.

Et je suis si désespéré moi-même, que je crois qu'on n'entendra jamais parler du père.

MADAME ARGANTE.

Je meurs de chagrin. Ne m'abandonnez pas, Lisette. Je vais faire informer de tout ceci.

MERLIN.

Elle aura peine à trouver des témoins.

ÉRASTE.

Que je crains son ressentiment quand elle sera
détrompée !

MERLIN.

Il faudra bien qu'elle prenne patience : ne songez qu'à
votre bonheur. Vous allez posséder Angélique, vous
devez être content. Je voudrais de tout mon coeur que la
compagnie le fût aussi.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].